

siers (71 chevaux) et deux bouches à feu. Parmi les officiers, il y avait dans les troupes d'Anhalt des jeunes gens appartenant à des familles habitant le duché de Luxembourg, notamment le lieutenant de Menthen. Le prince a laissé à Luxembourg des souvenirs ; il y était surnommé le prince bossu, ainsi que le prouve du reste son portrait, conservé au Musée. Il portait un habit vert à parements rouges, boutons d'or, veste blanche galonnée d'or ; la toque est noire, bordée d'or, aigrette blanche.

EMILE DIDERRICH.

La Bête du Gévaudan (XCIII, 475). — *L'Histoire de la Bête du Gévaudan*, par l'abbé Pourcher, n'est pas de publication récente comme paraît l'admettre M. Gustave Bord, puisqu'elle est parue en 1889. Ses 1040 pages la rendent la plus volumineuse. Elle est l'œuvre d'une belle et bien curieuse figure de prêtre campagnard, travailleur, chercheur et érudit infatigable. Imprimeur, typographe, de ses propres œuvres, se servant d'une presse « que sa sœur lui aidait à faire génir » nous ont dit des témoins oculaires.

Là cependant ne s'arrêtait pas son activité ; dans les tournées dans sa vaste, pauvre et âpre paroisse, il ne dédaignait pas de rétamé les casseroles de ses ouailles.

Une bonne partie des documents recueillis par l'abbé Fourcher ont été acquis par les services des archives du département de l'Hérault.

La question de la Bête du Gévaudan est de celles qui feront longtemps encore couler des flots d'encre, et n'est pas près d'être connue dans tous ses détails : les naturalistes et les médecins auront à s'en occuper.

Une trentaine d'études importantes sont bien près d'avoir été publiées, quant aux articles ils sont légion.

Magné de Marolles, le célèbre auteur de *La Chasse au fusil*, a écrit : « Epris d'une curiosité particulière sur cet événement, j'ai fait dans le temps tout ce qu'il a été possible de faire pour suivre dans tous ses détails, et vérifier tous les faits qui y avaient rapport ; et j'en ai même dressé une relation très circonstan-

ciée et presque jour par jour, que j'ai déposée depuis à la Bibliothèque du Roi.

M. André, l'érudit archiviste de la Lozère, a publié plusieurs mémoires sur des documents dont il avait la garde.

La Bibliothèque de Nîmes possède toute une série de lettres adressées au savant naturaliste et archéologue Séguier, par un prêtre des Cévennes, qui traite de la question avec quelque pointe de scepticisme. Tout ou partie de ce dépôt a été analysé dans les *Annales du Midi* vers 1911.

Des recherches poursuivies par mon fils il y a quelques mois à la Bibliothèque Nationale, nous ont prouvé que notre grand dépôt était abondamment pourvu de documents imprimés sur la question.

M. Lenotre a fait paraître une des étincelantes chroniques dont il est coutumier dans *Les Lectures pour tous* sur la *Bête du Gévaudan*. *L'Intermédiaire* s'en est occupé une première fois en 1881 (XIV-739).

Dans cette note hâtive, écrite de mémoire, il nous sera peut être permis de donner notre impression sur les ravages de la Bête, que nous estimons être l'œuvre : de nombreux loups affamés, des tristes exploits de sadiques et des tentatives ? de quelques farceurs. Les préférences que la Bête manifestait à l'égard du beau sexe, quelques déclarations de témoins qui tendraient à faire admettre que l'animal se redressait pour traverser à gué les rivières et « était boulonné sous le ventre ». Cette dernière partie reste l'opinion de M. le professeur Muzel publiée dans le journal médical *Bisculape* et serait un peu la nôtre.

ALBERT HUGUES.

Maison de Conrart à Paris (XCIII, 284, 391, 444). — Je ne fais aucune difficulté pour reconnaître le bien fondé de l'observation de mon excellent confrère et ami Gaston Prinet au sujet de l'orthographe du nom Conrart.

En effet, partout où il est question du fondateur de l'Académie française, le nom est écrit sans *d*.

Je ne puis donner comme raison de ce lapsus calami de ma part, qu'à de vieilles reminiscences d'anciennes lectures où j'aurais vu écrit ce nom d'une manière qui n'existait déjà plus au xvii^e siècle.